



Revisiter des archives vidéo du siège de Sarajevo

Jean-Gabriel Périot retrouve les auteurs des images tournées lors du blocus

SE SOUVENIR
D'UNE VILLE

■ ■ ■ ■ □
Un appartement en étage élevé, à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine. Devant la fenêtre, un groupe de jeunes, hors-champ, commente les tirs qui s'abattent sur l'immeuble d'en face. L'un d'eux tient la caméra et enregistre tout. « Ne reste pas dans le cadre », lui dit un ami, alors que les bombardements s'intensifient. Ces images ont été filmées au printemps 1992, par Nedim Alikadic, alors que les Sarajéviens découvraient, atterrés, la situation : leur ville était pilonnée par les Serbes et ils ne pouvaient plus en sortir (du moins dans un premier temps). Le siège allait durer quatre ans (jusqu'au 29 février 1996).

Cette vidéo fait partie des documents exhumés par Jean-Gabriel Périot dans son nouveau long-métrage. *Se souvenir d'une ville* réactive la mémoire du siège de Sarajevo, avec des films tournés à l'époque par des amateurs ou des étudiants en cinéma. Né en 1974, le documentariste a l'art de revisiter les archives et de les éclairer d'un jour nouveau. Son œuvre prolifique embrasse des luttes politiques – *L'Art délicat de la maquette* (2009), *The Devil* (2012), *Une jeunesse allemande* (2015),

Nos défaites (2019) –, mais aussi sociales, intimes, tel *Retour à Reims* (*Fragments*), (2021), César du meilleur documentaire.

Voyage dans le temps

Scindé en deux actes, *Se souvenir d'une ville* n'a pas peur de dérouter, avant d'installer un dispositif millimétré. La force du film est sa grande originalité et sa rigueur documentaire. La première partie livre sans commentaire des archives tournées pendant le blocus : des reportages pour la télé ou l'armée, louant le courage de ces jeunes Bosniens qui s'étaient improvisés soldats ; un journal de bord, tenu par le fils d'un chirurgien, qui donnait un coup de main à l'hôpital et s'était retrouvé à emballer une jambe amputée dans un sac ; mais aussi des vidéos festives lors d'une projection improvisée... Rappelons que le Festival du film de Sarajevo est né en 1995, comme un geste de survie, après plusieurs éditions sauvages.

Dans la deuxième partie, Périot s'entretient successivement avec les filmeurs (cinq au total) à Sarajevo : les rencontres ont lieu dans un quartier choisi par chacun d'entre eux – notamment à

Dobrinja, très touché par la guerre. Puis chaque auteur, tour à tour, redécouvre ses propres archives sur une tablette. La caméra va jusqu'à capter le reflet du visage de Nedim Alikadic sur l'écran, tandis que le quinquagénaire visionne ses vidéos d'adolescent.

Plus qu'une séquence émotion, ce geste cinématographique lance le voyage dans le temps. Comment décidait-on de se battre contre l'agresseur, même si l'on n'avait pas l'étoffe d'un héros ? Certains avaient préféré tenir la caméra pour ne pas avoir à manipuler les armes. L'un des caméramans a créé une chaîne YouTube (« Dobrinja en temps de guerre ») pour que « les jeunes générations voient que la guerre n'apporte rien de bon ».

Les discussions, passionnantes, ne sont pas sans faire écho aux conflits en cours (Ukraine, Gaza...). Nedim Alikadic, devenu réalisateur, a gardé ce regard pétillant et désabusé. « On était convaincus que ça ne durerait pas. Que les puissances étrangères réagiraient », dit-il. Une force de protection de l'ONU fut certes déployée, une aide humanitaire fut acheminée par un tunnel creusé



sous la piste de l'aéroport, mais il fallut attendre l'été 1995 pour que la communauté internationale intervienne.

L'amertume est encore palpable : Dino Mustafic, autre filméur, aujourd'hui directeur du Théâtre national de Sarajevo, dénonce cette Europe qui « palabrait à des kilomètres de distance ». Il est

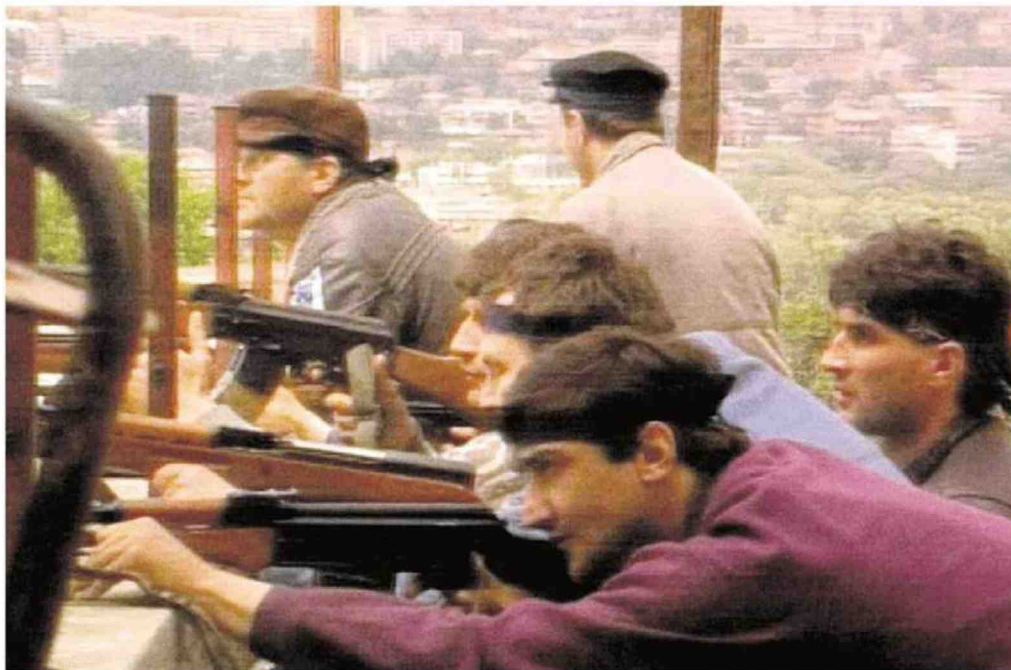
filmé sur la terrasse du théâtre, où « tout autour, ce n'était que des lignes de front ». A l'époque, il avait tourné un reportage très sombre sur les morts aux abords de la piste de l'aéroport. « Je voulais dire que [l'Europe] était responsable de ça et qu'un jour ou l'autre le fascisme viendrait frapper à sa porte.

J'ai bien peur qu'en ce moment même mes propos d'il y a trente ans se confirment », ajoute-t-il. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français, suisse de Jean-Gabriel Périot (1 h 49).

La force du film est sa grande originalité et sa rigueur documentaire



Archive extraite du documentaire « Se souvenir d'une ville ».

ALTER EGO PRODUCTION
ET ALINA FILM